

voyez-vous, monsieur Charles ; et d'ailleurs dans l'état où vous êtes, vous avez bien expié vos torts.

—Mes torts ? s'écria l'officier ; de quels torts suis-je coupable envers vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? je ne vous comprends pas, ma chère enfant, expliquez-vous.

—Ah ! monsieur, on voit bien que vous êtes officier. Madame a raison, et je me repens bien de ne pas l'avoir crue jusqu'à présent. Parce qu'on est officier, on se croit tout permis ! Une pauvre fille qui n'a que sa réputation... son honneur... on cherche à les lui enlever, moi qui avais si bonne opinion de vous, monsieur ! Ah ! les officiers ! les officiers ! il ne m'arrivera plus maintenant d'en regarder un seul. C'est égal, je vous pardonne.

—Vous me pardonnez ! Mais enfin qu'avez-vous à me reprocher ?

—Vous ne le savez que trop bien. Ah ! monsieur.

—Justine, je veux être pendu si je m'en doute.

—O ciel ! est-il possible ? Est-ce que votre blessure vous aurait fait perdre la mémoire ? Eh bien, monsieur...

Charles allait enfin connaître son crime, lorsqu'un nouveau personnage entra à pas de loup dans la chambre, craignant sans doute de réveiller le malade ; et à la clarté de la bougie qu'il tenait dans sa main on reconnut le général. Celui-ci, qui ne s'attendait nullement à trouver son neveu en tête à tête, ne put retenir une exclamation des plus énergiques et faillit laisser tomber son flambeau sur le plancher. Justine, fort déconvenue de cette brusque apparition, rougit, et se cachant le visage entre ses mains, s'enfuit précipitamment.

—Morbleu ! dit le général en se laissant tomber dans un fauteuil, tu n'essaieras pas de nier, cette fois.

—Par ma foi, reprit Charles, vous arrivez à propos, mon oncle, et vous allez enfin m'appréhender...

—Eh ! mon pauvre garçon, interrompit le baron de l'empire en tendant la main à son neveu, je te plains et je te pardonne, voilà tout.

—Allons, s'écria l'officier en se retournant convulsivement dans son lit, encore un qui me pardonne !... Mais c'est une contagion ici ! tout le monde a cette parole à la bouche. Qu'est-ce que j'ai donc fait, bon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc fait ?

—Allons ! voyons, ne t'anime pas ainsi et ne parle pas surtout ; le médecin l'a défendu. Je t'assure que je ne t'en veux pas du tout.

—Je le crois, parbleu, bien, mon oncle.

—Si tu parles encore, je t'avertis que je quitte la place !

Charles prit sa couverture entre ses dents et la mordit pour mieux résister à l'envie de parler. Le général continua :

—Mon pauvre ami, voilà deux aventures qui compliquent furieusement tes affaires, comme bien tu penses.

—Deux aventures ! balbutia Charles en tâchonnant sa couverture.

—Ta tante, reprit le général, ne veut plus entendre parler de mariage avec toi. Il faut se résigner, mon bon Charles ; aussi bien, ce que j'ai appris aujourd'hui ne nous laissait pas grand espoir. Je t'avais dit que je croyais avoir vu ce robin quelque part, je ne m'étais pas trompé, mon cher ; Laure m'a tout avoué. Ils se connaissaient... Ah ! une simple rencontre au bal de la liste civile ; ce jeune homme avait fait 150 lieues pour assister à ce bal et pour passer trois ou quatre jours à Paris. Quelle folie ! si c'était un militaire cela serait convenable, mais un substitut, voilà qui est prodigieux ! C'est le monde renversé.

—Ils se connaissaient ! murmura Charles tout pensif, et ils s'aiment sans doute. Oh ! mon oncle, ne me cachez rien !

—Laure ne me l'a pas dit précisément, mais une jeune fille ne dit guères ces choses-là qu'à la dernière extrémité. D'après tout cela, mon ami, ce que tu auras de mieux à faire, vois-tu, dès que tu seras rétabli, ce sera de nous dire adieu. J'en gémiss, car je t'aime, tu le sais, et j'aurais donné une bonne année de celles qui me restent à vivre pour te voir devenir mon gendre ; mais aussi c'est un peu ta faute... Allons calme-toi, je te répète que je ne t'en fais pas de reproches. Vois-tu, ces gens-là ne sont pas à notre hauteur. Ils ne comprennent rien au militaire. Parce qu'il arrivera à un bon et brave officier de boire à souper quelques bouteilles de vin, de courtiser une fillette, de se battre en duel, les voilà qui jettent les hauts cris, comme si cela n'était pas tout naturel. J'espérais que Laure, qui est plus sensée que sa mère, entendrait raison là-dessus ! Mais bast ! il n'y a pas eu moyen. Console-toi, mon garçon, tu retrouveras d'autres héritières tout aussi jolies que ta cousine et qui t'aimeront, surtout si tu laisses pousser tes moustaches, parce qu'un officier sans moustaches, vois-tu, c'est comme un corps sans âme. Avec des moustaches on boit, on se bat, on embrasse une petite fille, cela se conçoit, cela va tout seul ; mais sans moustaches...

—Mais, mon oncle, je vous en supplie, puant ai-je bu ? quand ai-je ?..